

**CÔTOYER
LA MER,
SE TENIR
À LA
FRONTIÈRE
ET FAIRE
BOUGER
L'UNIVERS
AVEC SON
DOIGT★**

**CÔTOYER
LA MER,
SE TENIR À
LA FRONTIÈRE
ET FAIRE
BOUGER
L'UNIVERS
AVEC SON
DOIGT★**

Aurélien
Gschwind

«Jacob resta seul. Alors un homme lutta avec lui jusqu'à l'aube. Quand l'adversaire vit qu'il n'arrivait pas à vaincre Jacob, il lui porta un coup à l'articulation de la hanche qui se démit pendant qu'il luttait avec lui. Puis il dit à Jacob:

- *Laisse-moi partir, car le jour se lève.*

Mais Jacob répondit:

- *Je ne te laisserai pas aller avant que tu ne m'aies béni.»*

GENÈSE 32, v. 25-27

Je suis dans ma chambre. La chambre dans laquelle je vis maintenant. Une chambre dans une colocation. Nous sommes six. Et les amoureux(es) et les amis. Une chambre arrimée à d'autres chambres. C'est le décor. Il y a un espace pour chacun et un espace pour tous. La chambre dépend des autres chambres. Elle n'est pas seule mais elle garde ses distances avec les autres. Elle est entre-deux, en eaux troubles, entre dépendance et indépendance. Elle est amarrée avec d'autres chambres à un lieu de vie commun. Elle est en relation. Mais elle reste un lieu de repli, de rêverie, de construction ou de déconstruction de soi et du monde. Parce que le vacarme est un peu atténué. Il traverse les murs, il passe sous les portes, et à travers les fenêtres. Mais il se fait peut-être plus sourd. L'espace, c'est donc celui de la chambre. Tenter de restituer l'épaisseur des chambres, les différentes chambres qui nous constituent, les convoquer. Comment représenter ce lieu de l'intime? Peut-on faire de la scène une chambre à soi?

Perec dit avoir «plusieurs fois essayé de penser à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile, absolument et délibérément inutile. Ça n'aurait pas été un débarras, ça n'aurait pas été une chambre supplémentaire, ni un couloir, ni un cagibi, ni un recoin. Ça aurait été un espace sans fonction. Ça n'aurait servi à rien, ça n'aurait renvoyé à rien.» Je ne peux pas m'empêcher de penser au plateau de théâtre.

Il y a dans la chambre, la possibilité d'un autre temps, d'un temps indocile. Un temps qui échappe au temps social. Le temps de la paresse, du rêve, de l'écriture, de la lecture, le temps de l'amour aussi. Cet autre temps est celui du petit, du banal, du quotidien, de ce qui se décale sans qu'on s'en aperçoive. Un temps qui ne se veut pas utile, qui se situe hors de toute productivité. Un temps qui donne de la place au souvenir, au rêve et au sensible. On dit «avoir du temps pour soi», plutôt ne pas en avoir. On dit en manquer. J'entends ça. Et pourtant comment nous construit-il, comment permet-il de faire germer lentement un revirement de soi, comment fait-il naître un départ, le choix d'une terre inconnue? Comment le confort d'être au plus près de ce que l'on connaît, dans la chaleur des draps peut-il faire naître une pensée qui bouleverse une vie entière, une décision de se lever? Il se trouve que cette question je me la suis posée souvent, je me suis souvent demandé: pourquoi tu te lèves? J'ai eu souvent envie de la poser à d'autres. Pourquoi tu te lèves le matin? Ici, la question est prise à l'inverse puisque le personnage décide justement de ne pas se lever.

C'est dans la chambre que ce geste est accompli. Le jour de son vingt-troisième anniversaire, le garçon qui habite cette chambre décide de ne plus en sortir. C'est la fiction que je propose. Ce geste est une posture face au monde. Parce qu'on nous encourage à en sortir. Le repli chez soi, le refus de prendre part au

monde de manière visible est marginal. Il est critiqué. Il faut être perpétuellement en mouvement. Il faut que le mouvement soit visible. Or la chambre est l'espace des révolutions invisibles à l'œil nu, des révolutions douces comme en parle très bien Anne Dufourmantelle. Penser le droit à l'espace de la chambre, le droit de se retirer chez soi, de se taire, de ne pas faire, de ne plus sortir, le droit d'être improductif. Quel rapport à soi et au monde pouvons-nous inventer en dehors de la productivité et du mouvement perpétuel qui nous est demandé? Comment vivre ensemble en préservant une sphère intime, un espace de liberté et de création? Un espace pour le subjectif, l'individuel, le singulier? Que se passe-t-il dans l'invisible des chambres de nos esprits? Quels conformismes? Quelles révoltes? Quelles solitudes? Quelles présences?

Hikikomori est le nom donné au Japon à de jeunes adultes qui s'enferment pendant des mois, des années dans leur chambre et qui n'en sortent parfois même plus pour se laver ou faire leurs besoins. Les parents le nourrissent mais n'en parlent pas, ils ont honte, c'est un raté, et vont jusqu'à tout faire pour que leur enfant soit invisible, que personne ne sache qu'il est là. Cela doit être une pathologie, parce que cela dépasse les limites du tolérable, les limites de ce qui est socialement admis. Le personnage du garçon peut être décrit comme un hikikomori mais je ne sais pas s'il est malade.

Les hikikomori sont principalement de jeunes hommes. Les impératifs de virilité, les exigences du masculin sont particulièrement puissants dans la société japonaise. L'une des explications de ce choix de s'enfermer se trouve dans cette incapacité qu'ont les jeunes hommes à vivre l'écart entre ce qu'ils sont et ce qui est attendu d'eux. Cette masculinité prônée par la société est inatteignable et devient un sujet d'angoisse. Se retirer du monde est une façon de ne pas entrer dans le monde masculin qui est caractérisé par l'extérieur du domicile. Ce choix est donc celui d'un mode de vie stéréotypé féminin: l'intérieur, la passivité, etc. jusqu'à l'extrême, c'est-à-dire jusqu'à ne plus sortir de chez soi, ne plus prendre part au monde physiquement. Il y a là un effacement de soi qui rappelle celui qui touche, quant à lui, principalement les jeunes filles, l'anorexie. Une anorexie de l'espace. Comment créer sur scène cette sensation d'enfermement? D'espace bouché, fermé? Il faut donc que le personnage du garçon soit un garçon, qu'il en ait certaines caractéristiques.

Étendre ce que veut dire être un homme. L'étendre jusqu'au point où ces deux catégories du masculin et du féminin ne seront plus opérantes et ne structureront plus la société. C'est un désir politique. La pression exercée sur les garçons dès leur plus jeune âge afin qu'ils cachent leurs émotions, afin qu'ils doivent à chaque instant prouver qu'ils sont des hommes, le fait que cette identité mas-

culine soit basée sur des performances, crée des pathologies et mène beaucoup de jeunes hommes qui ne parviennent pas à correspondre à l'idéal prôné par la société à la violence contre les autres et contre soi. Les fuillades dans les collèges et les lycées en témoignent: Columbine, etc. Cette incapacité à exprimer leurs émotions parce que cela ne leur a pas été appris fait ressortir la dépression à l'extérieur avec violence. Par ailleurs, la hiérarchie interne à l'espace du masculin laisse beaucoup de garçons et d'hommes sur la touche. Sur l'échelle de la force, de la puissance, tout ce qui est féminin doit être haï et féroce rejeté. C'est-à-dire que les hommes sont amputés d'une très grande part de ce qu'ils sont, de ce qu'ils pourraient être: doux, vulnérables, empathiques etc. Les garçons qui sont au bas de l'échelle: féminins, gay, impuissants, émotifs, sensibles subissent des violences quotidiennes. Je souhaiterais pouvoir travailler à étendre les possibles des hommes, d'abord les miens. Je crois que la scène est précisément le lieu des possibles, le lieu d'autres possibles pour l'homme. Marie-José Malis parle du théâtre comme d'un endroit où l'on montre à l'homme et au monde ce qu'ils pourraient être. Il faut donc que le garçon ne soit pas un garçon. Il faut que le garçon soit un garçon et une fille. C'est-à-dire un être humain.

Désormais laissons la parole à celui qui s'appelle le garçon. On peut imaginer que ces

pages ont été écrites dans la solitude de sa chambre sur des morceaux de papier, de journaux, sur des pages de garde de romans, sur les murs. Certains extraits ont été retranscrits le plus fidèlement possible à partir d'enregistrements vocaux que le garçon a fait sur un petit magnétophone. Peut-être que de temps en temps il prend la parole face à une caméra. Peut-être écrit-il certains textes dans ce but. Je ne sais pas si les vidéos sont destinées à être regardées ou si elles sont un moyen pour lui de consigner son expérience à la manière d'un journal intime vidéo. On peut supposer que ce qui va suivre aura pu être retrouvé dans la chambre du garçon à son départ ou à sa mort. Je ne sais pas si l'on a retrouvé des vidéos. Laissons-le à ses explications.

★★

Tu sais la sensation de ne pas arriver à courir, dans mes rêves, quand je suis poursuivi, je n'arrive pas à bouger mes jambes, ou alors je cours très lentement, quelque chose me retient, je ne sais pas quoi mais je suis incapable de courir vite. Une sensation d'engourdissement, de paralysie, être enfermé dans son propre corps. Les jambes sont lourdes, elles s'enfoncent dans le sol, l'air devient dense, épais, comme une couche de boue, une matière dans laquelle se mouvoir est un combat.

Je suis réveillé mais je ressens exactement ça. Impossible de me mouvoir. Impossible

de bouger un bras, une jambe. Je suis étendu sur mon lit, je ne me suis pas habillé, je ne me suis pas douché, je n'ai rien mangé. Ce matin, je suis resté couché. D'abord physique. Pas une décision. Pas réfléchi. Juste ce corps qui ne se lève plus, ce corps qui ne répond plus, qui ne veut plus y aller, qui ne veut plus se mettre en marche. Pas vraiment violent, pas le corps contre l'esprit, mais une douce inertie. Comme une gueule de bois qui va trop loin, quand tu te sens partir.

Une seule fois je l'ai ressenti comme ça, au bord de la mer, une nuit, des copains, je ne me rappelle pas avoir beaucoup bu mais j'ai dû boire et je devais ne pas être encore très habitué. Une danse, de la musique et puis je suis couché dans le sable. J'entends des voix autour de moi, j'entends mon prénom, je reconnais des voix connues, d'autres non, je sens qu'on cherche à me réveiller, on me fait bouger, on me met sur le côté, on cherche à savoir si je respire, je crois que j'entends tout, presque tout, je suis conscient mais incapable d'agir, incapable d'ouvrir les yeux, de bouger, c'est doux, molletonné, ouaté, comme un grand lit invisible qui m'aspire qui m'absorbe, chaud comme un bain, enveloppant, mieux qu'une couette, qu'un drap, qu'un matelas.

Ce matin, je suis resté couché et c'est avec cette même douceur que le lit m'a retenu. Ce même embrassement. Je suis immergé, je me noie dans les draps, je suis à l'abri. De quoi, je ne sais pas. Pas de la paresse non plus. Pas de

flemme. Pas de procrastination. Non. C'est mon corps qui refuse. C'est d'abord un corps dans un lit qui ne se lève pas. Un corps qui s'est levé pendant les vingt-trois premières années de sa vie et qui le lendemain de son anniversaire, de son vingt-troisième anniversaire, ne se lève pas. C'est après que vient la décision, après la sensation, la décision de tirer des conséquences. Ma décision de ne pas me lever. De ne plus me lever. De rester couché, de ne pas téléphoner, de ne prévenir personne, juste de rester là. Cela devient un geste, un acte, un choix. Je ne suis pas un homme qui dort. Un geste qui n'était ni prémédité, ni préparé, qui n'était pas planifié. Qui est né dans la plus complète immobilité. Mais un geste. Je cherche quelque chose, je crois que je cherche quelque chose.

J'ai eu 23 ans hier et ce matin je ne suis pas sorti de ma chambre, je ne suis pas descendu dans ma rue, je n'ai pas pris le train ou le bus, je ne suis allé nulle part. Je n'en sortirai pas pendant toute l'année qui suivra. Jusqu'au jour de mes vingt-quatre ans.

★

J'ai préféré ne pas me lever. Préférer ne pas comme Bartleby, le personnage de la nouvelle de Melville. Juste préférer ne pas se lever.

★

Comme Cosimo, le baron perché de Calvin repousse le plat d'escargot et dit: «J'ai dit que je ne veux pas et je ne veux pas.» Comme Cosimo monte dans un arbre et ne change pas d'avis, moi aussi, je tiendrai parole.

★

Quelques jours avant, je prends le bus. Je vois deux places au fond du bus, j'aime m'asseoir au fond, avoir la vue sur tout le bus, et puis dans les films le héros s'assoit toujours au fond du bus, il y a deux places et je vais pour m'asseoir sur un des deux sièges, à côté à ma droite un couple et l'homme est à côté de moi, il ne me laisse pas la place de m'asseoir, il a la jambe écartée tellement que si je ne résiste pas je dois serrer mes jambes. Je suis contracté. Je ne peux même pas poser mon épaule. Il pourrait se décaler vers sa copine mais il ne le fait pas, il me montre qu'il a sa place, que cet espace est le sien. Je résiste, je laisse ma jambe toucher la sienne pas question de fuir ce contact, je laisse ma cuisse appuyer sur la sienne, mes jambes s'écartent. Mon épaule appuie sur la sienne, je le sens, rapport charnel avec cet inconnu, passer d'un rapport de force à un rapport sensuel, malgré la violence avec laquelle il me refuse l'espace, mais il se lasse. Il résiste un moment puis se lasse. D'abord son épaule s'écarte, puis ses jambes vont devant lui, il a cédé. Décoloniser les points de rencontre

(l'expression est de Donna Haraway), ne pas entrer en conflit dans le contact, laisser ma chair toucher la chair de l'autre. «La bonne distance qu'invente la douceur permet à chacun d'exister dans son propre espace ; elle est le contraire de l'effraction.»¹

★

Rapport à ce qui est étranger.

★

Je pense à la récréation lorsque je rentrais à la maison pendant la récréation. Je disais à ma mère que j'avais oublié mon goûter. Il y avait de la honte de ne pas parvenir à rester à l'école la journée entière. La honte d'être seul, de ne pas avoir d'amis. J'avais honte mais je pensais que ma mère me croyait. Je ne sais pas si elle me croyait. Et je restais à la maison toute la durée de la pause, puis je retournais en cours. Et une fois par semaine, je devais rester à l'école à midi car ma mère travaillait, elle ne nous faisait pas à manger à la maison ce jour-là. Je ne savais jamais où m'asseoir, souvent je m'asseyais avec les autres garçons de ma classe, sans un mot, je demandais peut-être la permission, comme si on avait pu ne pas m'y autoriser. Je demandais la permission et je m'asseyais. Et je ne disais pas un mot. J'écoutais. J'ai passé mon adolescence à écouter les autres. A me taire. Et je savais que j'étais là parce qu'ils étaient trop gentils pour me

dire de m'en aller. Ils ne l'auraient pas fait mais il y avait un accord tacite, tu peux t'asseoir ici à côté de nous mais tu n'es pas avec nous, tu ne fais pas partie de la même chose que nous, tu es là, nous t'autorisons à être là si tu ne demandes pas à être intégré, à être avec nous, tu es dans le même espace physique que nous mais tu n'es pas dans le même espace symbolique que nous. De cet écart, cette différence entre eux et moi, je ne percevais que les symptômes, seulement les faits, les distances, les regards, les silences mais je ne savais pas vraiment ce qui me rendait différent. Je soupçonnais, j'enquêtais, je mettais côte à côte des preuves dans mon esprit, des preuves de ce qui devait ne pas plaire chez moi, de ce qu'ils ne devaient pas reconnaître. Je soupçonnais que c'était dans mon rapport au féminin que quelque chose se cachait. Que je devais être trop féminin. Je ne savais pas vraiment ce que cela voulait dire.

Mais à cet âge-là, mon expérience des autres garçons était physique, je la sentais dans mon corps cette chose que je devais cacher et qui n'était pas une pensée, qui n'était pas une réflexion, qui était une sensation, un rapport à mon propre corps, à mon propre corps que je sentais différemment des autres garçons. Comme une chose indocile en moi, quelque chose qui aurait été en révolte, qui n'arrivait pas à se plier, à se contenir mais qui débordait, embarrassant tous ceux qui étaient autour de moi.

★

Je ne sais pas comment j'ai appris que j'étais étranger. Je ne sais pas à quel moment j'ai commencé à le sentir. Sensation de l'avoir toujours su.

★

«C'est comme si mon corps il faisait pas les bons mouvements c'est comme s'il arrivait pas à prendre le bon chemin à passer entre les gens parce qu'il est pas habitué à faire sa place parce qu'il y a beaucoup trop de monde et c'est comme s'il était pas assez fluide, ça fait des à-coups. Il se cogne au monde. J'ai vraiment la sensation d'être dans des espaces trop étroits pour lui et mon corps c'est comme s'il faisait de la résistance. Il résiste à ces espaces trop étroits et je me cogne je me cogne partout contre les murs contre les gens. Il est pas adapté à des espaces aussi petits. Mon corps il est pas habitué à ce genre d'espaces à cet espace de la grande ville et je sens que mon rythme il est pas le même que celui des autres gens et il a pas les mêmes dimensions. C'est comme si j'avais un sac trop gros des épaules trop larges, un pas trop rapide par rapport à ce que... à ce que je peux maîtriser.»

★

Comme Chris McCandless dans *Into the Wild*, comme Paolo Cognetti, dans *Le Garçon Sauvage*, j'adopte le manifeste de Thoreau : «Je suis parti dans les bois parce que je désirais vivre de manière réfléchie, affronter seulement les faits essentiels de la vie, voir si je ne pouvais pas apprendre ce qu'elle avait à m'enseigner, et non pas découvrir à l'heure de ma mort que je n'avais pas vécu. Je ne désirais pas vivre ce qui n'était pas une vie, car la vie est très précieuse ; je ne désirais pas davantage cultiver la résignation, à moins que ce fût absolument nécessaire. Je désirais vivre à fond, sucer toute la moelle de la vie, vivre avec tant de résolution spartiate que tout ce qui n'était pas la vie serait mis en déroute, couper un large andain et tondre ras, acculer la vie dans un coin et la réduire à ses composants les plus élémentaires, et si jamais elle devait se montrer mesquine, eh bien alors en tirer toute l'authentique mesquinerie, et avertir le monde entier de cette mesquinerie ; ou si elle devait se révéler sublime, la connaître par l'expérience et réussir à en établir un rapport fidèle lors de mon excursion suivante.»¹ A la différence près, que mon bois, mon Walden, c'est ma chambre.

★

Préférer ne pas obéir à un réveil. Préférer ne pas sortir du lit avant de savoir pourquoi. Préférer ne

¹ Henry David THOREAU, *Walden*, éd. Le mot et le reste, Marseille, 2013, trad de Brice Matthieussent, p. 98

pas me lever avant de savoir ce que je veux faire et si ce que je veux faire nécessite que je me lève.

★

A côté de chez moi, il y avait un terrain de foot, en face de ma chambre, une cour de béton, puis le terrain de foot et plus loin encore d'autres terrains de sport. Et les soirs de matchs, je m'endormais avec les lumières du stade dehors qui passent à travers les stores. Je suis dans mon lit et j'entends la même musique à chaque but marqué et à chaque fin de match. Il me semble que c'était toujours la même. Je ne me souviens peut-être que de celle-là. C'était the final countdown de Europe.

★

Préférer ne pas sortir du lit par habitude ou par obligation ou par courage. Préférer ne pas être courageux. Préférer ne pas être actif. Préférer ne pas profiter du temps, préférer ne pas en tirer profit.

★

La chambre en face du terrain de foot, c'est la première chambre dont je me souviens. C'est la première chambre dont je me souviens exactement l'emplacement des meubles, des jouets, de mes affaires. J'y ai vécu de 5 à 18 ans. C'était

une petite chambre. Ses prédécesseurs l'avaient utilisée comme bureau. Trop petite donc pour accueillir un lit deux places mais assez grande pour un lit simple, mon bureau, un petit meuble avec des bacs à jouets orange et une petite table de nuit. Il y avait aussi une armoire murale dans laquelle mes parents rangeaient aspirateur, draps, vêtements d'hiver, papier cadeau etc. J'avais droit à un petit bout de cette armoire et le reste contenait les affaires de mes parents, de la famille. La présence de cette armoire faisait de ma chambre un lieu de passage obligé, ma mère venait y ranger les draps, les linges et toquait donc régulièrement à ma porte. Je n'aimais pas cette présence étrangère à l'intérieur de ma chambre, comme si ma chambre était colonisée par le reste de la famille, comme si mon espace ne m'appartenait pas totalement. Il y avait un droit de passage dans ma chambre puisque dans ma chambre, il n'y avait pas que ma chambre, il y avait aussi l'armoire murale et donc toute la famille. Pourquoi avais-je besoin d'un espace qui ne soit pas partagé, pourquoi est-ce que cela m'agaçait de devoir laisser entrer et sortir, que tout ce qui était dans mon espace ne m'appartienne pas, que mon espace justement ne soit pas mon espace mais un espace, celui de plusieurs personnes?

★

Préférer ne pas prendre une douche pour se réveiller. Préférer ne pas manger un petit-déjeuner

le plus vite possible. Préférer ne pas prendre le train et être étouffé. Préférer ne pas aller en cours. Préférer ne pas apprendre ce que l'on veut que j'apprenne. Préférer ne pas lire ce que je dois lire. Préférer ne pas devoir faire semblant d'être intéressé. Préféré ne pas devoir sourire. Préférer ne pas devoir être poli et propre et conciliant. Préférer ne pas faire de compromis. Préférer ne pas grandir. Préférer ne pas fonctionner. Préférer ne pas épargner, préférer ne pas s'épargner. Préférer ne pas s'habiller.

★

« Dès ses premiers jours, (...) c'était le monde qui lui paraissait désormais sous un jour neuf, fait de ponts étroits recourbés sur le vide, de nœuds ou d'écaillés ou de sillons qui rendent l'écorce plus rêche, de lumières dont le vert change selon le voilage de leurs feuilles plus fournies ou plus rares, tremblantes au premier ébranlement de l'air sur les pédoncules ou mues comme des voiles en même temps que l'arbre tout entier se courbe. Tandis que notre monde, lui, se tassait là-bas au fond, et que nos silhouettes étaient comme disproportionnées, et, pour sûr, nous ne comprenions rien de ce que lui savait là-haut, lui qui passait ses nuits à écouter comment le bois bourre de ses cellules les cernes qui indiquent les années à l'intérieur des troncs, comment le tapis des mousses se dilate à la tramontane, comment en un frisson les oiseaux, endormis dans leur nid, blottissent leur tête à l'endroit où

la plume de l'aile est plus douce, comment la chenille se lève et comment l'œuf de pie grièche éclôt. »¹ Je suis dans ma chambre comme Cosimo sur sa branche. Je compte les cernes du mur et les tâches au plafond sont des milliers d'îles inconnues. Chaque centimètre de cette pièce requiert un temps d'observation infini. Une poussière se déplaçant à grande vitesse sur le plancher, un trou dans le plancher, vestige d'une guerre ancienne, une tâche jaune non-identifiable sur le mur. Au temps que je prends à regarder quelque chose, correspond le degré d'étrangeté que je consent à lui attribuer.

★

« Continuer

Jusqu'à ce que le lieu devienne improbable
Jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression d'être dans une ville étrangère, ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des immeubles, des trottoirs »²

★

Nous sommes le 1er décembre 2017. J'ai 22 ans. Je suis dans ma chambre. Je suis dans ma chambre chez mes parents. Je suis monté pour y passer le weekend. J'aurais voulu me filmer dans cette chambre mais j'ai peur de parler à

¹ Italo CALVINO, *Le baron perché* (1957), trad de l'italien par Martin Rueff, Gallimard, Paris, 2018, p. 111-112

² Georges PEREC, *Espèces d'espaces* (1974), Gallilée, Paris, 2000, p. 105

haute voix et de réveiller tout le monde. Cette chambre a été ma chambre. Il n'y a presque plus rien. Quelques livres pour enfant, des livres d'école, ma collection de timbres, des livres religieux. Il y a, empilés sur une étagère de la bibliothèque, des calendriers, chaque jour un verset et un commentaire sur le verset du jour. J'avais un jour demandé à ma grand-mère qu'elle m'en offre un, depuis elle m'en offre un à chaque Noël. Elle me demande si ça me fait plaisir. Je n'ose pas lui dire que je ne l'ouvrirai pas. Je dis : «oui bien sûr ça me fait plaisir».

Les tableaux ont été décrochés pour que la chambre puisse être repeinte et n'ont jamais été raccrochés : une fenêtre à moitié fermée par des stores sur New York et une carte du monde à gratter, chaque pays visité peut être gratté et derrière la couche brune, du vert. Un cadeau de mes parents et un cadeau de ma sœur. Chaque fois que je reviens, il y a de nouvelles choses dans ma chambre qui ne m'appartiennent pas, des classeurs appartenant à mes sœurs, des habits qui ne sont pas à moi dans la penderie. Les draps je ne les reconnais pas, je ne sais pas d'où ils viennent ce ne sont pas les miens. Un énorme ballon pour faire du sport, ma chambre sert peut-être à faire des exercices. La bibliothèque est presque vide. Au-dessus de mon lit, est accrochée une étagère, où je mettais aussi des livres, elle est vide, juste un ou deux livres que j'ai laissé traîner et ceux que j'ai pris avec moi pour le weekend. Il y a mon lit, mon matelas, mon bureau, je les ai payés de ma poche mais

je n'ai pas pu les emmener dans ma chambre actuelle. Ils restent là. J'en ai peu profité. J'ai vécu ici quatre ans. Même pas. Une partie de ma dernière année au gymnase, mes trois années à l'université. C'est un peu chez moi. Ça n'a jamais été plus qu'un peu chez moi. C'est déjà beaucoup.

Il y a peu de lieux dont on peut dire c'est un peu chez moi. Questions sur cette phrase : c'est chez moi. A partir de combien de temps peut-on le dire ? Est-ce une question de temps. Il y a des endroits où l'on est absolument étranger et où l'on se sent chez soi. Chez soi depuis le futur peut-être, on sait qu'un jour on y vivra, on le rêve. Les lieux des vacances où l'on revient. Revenir c'est déjà presque revenir chez soi. On revient parce qu'on y a déjà été, parce qu'on y a des souvenirs, parce qu'on reconnaît. Reconnaître, on est déjà en chemin vers le chez soi. On reconnaît la grille du camping, les sanitaires, l'odeur des pins, les cigales qui chantent, le chemin dans la falaise pour descendre à la mer. On reconnaît la couleur de l'herbe brûlée. Je n'arrive pas à me souvenir avoir habité ici, je ne reconnais rien, tout est pareil, rien n'est pareil. C'est vide.

A quoi rêvait le garçon qui habitait dans cette chambre ? J'entends le bruit léger de la pluie sur la lucarne au-dessus de mon lit. Aujourd'hui, j'ai appris une mauvaise nouvelle et je me suis demandé si être dans cette chambre me reposait ou non. Je n'ai pas pu trancher. Je ne suis pas sûr que la présence de mes parents me

rassure, me repose. Je viens y chercher quelque chose que je ne trouve pas, parce qu'il n'est plus là, parce qu'il est passé. Je viens dans un lieu pour retrouver un moment. Changer de lieu pour changer de temps. Je suis déçu. Je ne peux être que déçu. Je me le dis chaque fois que je viens et pourtant j'y reviens quand même. Moins souvent. Beaucoup moins souvent. Mais aujourd'hui je suis là et je sais que les draps ne sont pas aussi doux. J'oublie, je rêve ce que j'oublie et je suis déçu. Je voudrais raconter comment j'ai habité des chambres et comment j'ai habité mon corps. Que les deux récits se croisent.

★

Tu étais venu dans cette chambre. Ton corps a été couché ici deux ou trois nuits dans ce lit. Pas ces draps. Ci-gît toujours le souvenir de l'odeur de ton corps.

★

«Je pense à cette sensation d'arriver dans la ville parce que le matin au début que j'habitais ici quand je sortais de chez moi je c'était étrange d'être déjà dans la ville de pousser la porte et d'être déjà dans la ville alors qu'avant pendant tout le reste de mon existence aller il y avait un trajet pour aller dans la ville il fallait faire un effort et aller en ville mais je c'était pas tu pousses ta porte et tu te retrouves directement en ville.»

★

Il y a les basses, je n'entends que les basses de la musique que mettent mes colocataires dans le salon. Enfant, c'était the final countdown, je reconnaissais, aujourd'hui je n'entends plus que les basses. Quelque chose s'est éloigné. «Je trouve un apaisement à vivre les métaphores de l'océan. On sait bien que la ville est une mer bruyante (...) Mon divan est une barque perdue sur les flots (...) Et je me parle pour me reconforter: (...) Dors malgré la tempête. Dors dans la tempête. Dors dans ton courage, heureux d'être un homme assailli par les flots.»¹

★

Mi sembra lungo. Je trouve le temps long. Je suis triste. Je suis nostalgique. Je me sens seul. Je n'arrive pas à dormir. Je n'aime plus ma vie. Une seule expression pour un immense panel d'émotions, de sentiments. «Le dialecte a un lexique riche et précis pour ce qui est des lieux, des outils, des travaux, des pièces de la maison, des plantes, des animaux, mais il devient vite pauvre et vague dès qu'on en vient à parler de sentiments.» (Paolo Cognetti, *Le garçon sauvage*)

Annie Ernaux se souvient: «il n'y avait presque pas de mots pour exprimer les sentiments. Je me suis trouvé dupe pour la désillusion, j'étais mauvaise pour le mécontentement. Ça m'a fait deuil se disait du regret de laisser du

¹ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace* (1957), PUF, Paris, 2001, p. 43

gâteau dans l'assiette et de la tristesse de perdre un fiancé. Et gagner malheur. La langue du sentiment était celle des chansons de Luis Mariano et de Tino Rossi, des romans de Delly, des feuilletons du Petit Écho de la mode et de La Vie en fleurs.»

Je trouve ça beau, une seule expression pour tout dire, quelque chose comme un concentré. Sincérité du vague. Savoir que les mots resteront en deçà, renoncer à la précision, au désir du mot juste. Il n'y a pas de mot juste. Le mot n'englobe pas, il ne domestique pas le réel, il ne le saisit pas, il le frôle, il l'effleure, il entre en rapport avec. Un rapport sensuel. Le mot est une vague qui vient caresser les berges du sens, puis s'en va. Il ne prétend pas à toucher terre plus de quelques secondes. Il n'emportera ni le sable, ni les pieds dans le sable.

★

Ne pas se souvenir. Sensation de ne se souvenir de rien. Une image peut-être. Une seule. Nous sommes dans la classe. Je suis au fond, seul à une table, elle est devant. Elle se retourne, me regarde. Elle lève les yeux au ciel. Elle se tourne vers V. lui dit quelque chose. Elles rient.

Lever les yeux au ciel, d'un regard montrer l'écart entre soi et l'autre, de lui au ciel, la distance entre le ciel et toi, c'est la distance entre toi et moi, c'est cette distance que je trace avec mon regard. Ça dit tu es plus petit, tu es plus bas, ça dit ce que tu fais m'importe suffisam-

ment pour que je lève mes yeux de quelques centimètres mais ça ne m'importe pas suffisamment pour que je te dise quelque chose, que je te dise ce que tu fais est nul, tu es nul, tu es ridicule, ta présence m'insupporte, je te méprise. Pas suffisamment pour que je t'affronte. L'affrontement serait presque une résolution.

Plutôt des regards donc, plutôt des corps qui s'écartent, qui me tournent le dos quand je passe, plutôt des chuchotements, des rires, plutôt se taire quand je suis là. Je crois que j'aurais préféré qu'on me frappe, préféré qu'on me fasse exister, qu'on me trouve assez insupportable pour être digne qu'on se mette hors de soi pour me faire mal, comme on le fera plus tard en me crachant dessus quand je tiendrai la main d'un autre garçon dans la rue et comme quand on voudra nous tuer parce qu'on se sera embrassé, qu'on nous menacera. Là, c'est une violence du regard, regarder l'autre, ne pas le regarder. Le geste de regarder. Quand je te regarde, je te touche, je te touche puisque mon regard va jusqu'à toi. Si tu me touches, alors j'existe et si tu me touches, je te touche et alors tu existes aussi. Je prends acte de ta présence. Je te regarde quand tu entres dans la pièce. On peut être en manque de caresses de ne pas avoir été regardé pendant longtemps.

Je ne me souviens que de cette image et puis je me rappelle avoir pleuré une fois, je me souviens être sorti, être allé aux toilettes, puis être revenu. Le professeur m'a demandé si ça allait. Je lui ai dit oui. Il était manifeste que non.

Il ne m'a plus jamais posé la question. Peut-être aussi que je n'ai plus pleuré. Pendant longtemps je n'ai pas pleuré. Puis petit à petit c'est revenu, j'ai réappris à pleurer. Ça a mis du temps mais j'ai réappris. Sentir le ventre se serrer, la gorge se nouer, laisser monter jusque dans la gorge, laisser la respiration suivre le rythme du ventre, de la gorge. Jusque dans la tête, laisser mon visage se tordre. Mes yeux couler. Une étape après l'autre. J'ai mis des années. Un combat. Comme donner la voix à un enfant, à l'enfant que j'étais de dire quelque chose aujourd'hui dans ma vie d'adulte. Le laisser dire j'ai peur, je suis triste, je suis ému, comme courber l'échine.

★

Préférer ne pas dire tout ce que tu penses. Préférer ne pas partager tes secrets, ne pas te confesser, ne pas demander pardon.

★

Je t'ai dit que j'essayais de gagner l'amitié de ceux qui avaient le pouvoir dans le groupe. Tu m'as dit que tu allais toujours vers les gens les plus bizarres, les plus étranges, ceux que les autres ne voulaient pas approcher. A la place d'intégrer un groupe, tu en créais un autre.

★

Je me souviens que dans le collège il y avait des espaces au rez-de-chaussée, de vastes endroits à côté des couloirs où il n'y avait pas de salle de classe, des espaces qui pouvaient être transformés dans le futur si le collège devait accueillir plus d'élèves. Et puis derrière des colonnes, entre deux murs, de minces couloirs, perpendiculaires au couloir principal du bâtiment, on pouvait y passer en se faisant petit. Il y avait une vitre, ça donnait sur la cour, on s'y mettait à six, sept, huit, dix et cet espace était un peu intime, il échappait un peu au couloir, on ne pouvait voir à l'intérieur que depuis les couloirs supérieurs, la surveillance était moins grande, petit bastion pour se rouler des pelles, ou se faire des confidences. Espaces un peu cachés, si rares dans les collèges où l'on peut tout voir de partout. Et puis espace dont on prenait possession, si un groupe était dedans l'espace lui appartenait pour le temps où il y restait. On ne pouvait pas s'y mettre sans faire partie du groupe puisque l'espace était trop petit pour qu'on puisse accueillir un inconnu et pour que l'inconnu puisse être là aussi sans être avec le groupe. A partir de quelle taille, un espace permet-il à l'autre d'être là aussi sans faire partie, sans prendre part? Je dis inconnu, ce n'est pas le mot juste, on peut être connu, mais ignoré, on peut te voir tous les jours, on peut te reconnaître, savoir ton nom, te parler même, sans que jamais tu ne puisses te sentir qu'étranger.

★

Nous sommes le 24 décembre, chez mes grands-parents, c'est la dernière fois que je dormirai dans cette chambre. J'ai 21 ans. L'année d'après, ils rendront la moitié de l'appartement à son propriétaire. Ils n'ont pas osé dire non. C'est la moitié de mes souvenirs d'enfance qui ont été emportés d'un coup. Dehors, le bruit des voitures qui traversent un rond point et s'en vont. A travers les stores, les lumières de la ville. Ce bruit m'apaise comme le flux et le reflux des vagues. Mon cousin allume une lampe de poche :

- toi aussi tu as l'impression que le temps passe de plus en plus vite ?

- oui

- c'est drôle, c'est tout ce qu'on peut en dire, il n'y a rien à dire de plus, rien à analyser, ça passe de plus en plus vite, c'est tout.

★

«C'est assez difficile à expliquer parce que c'est pas que je l'aime pas, c'est pas que... c'est pas que je le déteste ou que je le hais ou que je lui en veux pour quelque chose c'est juste que sa présence m'est m'agace quoi... fin ça... ça m'irrite mais ça m'irrite mais c'est animal fin ça... j'ai une sorte de... c'est mon... j'ai l'impression que c'est mon corps qui qui qui le rejette qui peut pas le qui peut pas le supporter qui peut pas le tolérer... et euh... je m'en veux de... lui accorder une telle importance fin je voudrais pas...

mais j'arrive pas à m'en fichier en fait fin j'arrive pas à m'en foutre... parce que... parce que c'est vraiment puissant et j'ai l'impression que plus... plus je lui mmmh... plus je le méprise plus je lui montre que... que j'... que je l'apprécie pas plus euh mm... plus il vient vers moi pour essayer d'obtenir euh de l'affection ou je sais pas... ou que je le valide ou je sais pas j'ai l'impression de... d'acquérir... que plus je le rejette plus j'acquiers de l'importance à ses yeux. Et mmm... (silence) et ouais je vois bien que ça produit le même le même effet en fait euh... autour de moi dans le groupe enfin ça... m... y'a beaucoup de de gens qui ressentent la même chose on est beaucoup à ressentir ça mais mm... mais je sais pas comment je peux euh... juste me détacher de lui soit lui faire comprendre que... que j'veux pas être avec lui soit euh... apprendre à le supporter mais m... c'est qu'en fait c'est impossible d'avoir euh... une discussion avec lui parce que... ça peut... ça va jamais... plus profond que euh... de la blague ou de l'humour euh... c'est comme s'il se protégeait du monde extérieur en faisant tout le temps des blagues euh... en disant tout le temps des... et au bout d'un moment ça... fin c'est impossible d'avoir un vrai rapport en fait... d'avoir juste une vraie discussion avec lui et donc ça... ça bloque tout quoi fin c'est... vraiment assez pénible.»

★

Venger mon enfance, comme Annie Ernaux a vengé sa race.

★

Je n'ai jamais beaucoup voyagé. Lorsque j'avais l'âge de partir, j'ai préféré ne pas. Et je suis resté dans ce petit pays. J'ai passé quelques weekends, quelques vacances, jamais longtemps, rarement très loin. J'ai beaucoup d'amis qui sont partis. Peut-être que j'aurais aimé. Ils ont pris des avions, ils ont dormi dans des hôtels, des auberges, des campings, ils ont appris des langues, fait des stages, rencontré des gens, aimé, ils ont fait la fête, ils ont construit des orphelinats, des écoles, ils ont fait les clowns pour des enfants, ils ont nettoyé des chambres d'hôtels gratuitement, ils ont visité des monuments, traversé des ponts, pris des voitures, des bus, dormi au bord des routes.

On m'a toujours conseillé de partir. On m'a recommandé des lieux, tous les lieux. J'aurais aimé être un découvreur, marcher dans la neige fraîche, raconter des lieux inconnus. Il n'y a que mon propre esprit dont je puisse explorer les recoins sans que jamais personne n'y ait bivouaqué avant moi. Je crois que les vertus du mouvement sont largement surestimées. On croit se déplacer, on ne se déplace jamais plus qu'immobile dans une chambre, à ne rien faire.

En voyage, on cherche des ressemblances,

on ramène à soi, on met dans la boîte, on prend des photos de soi parce que ce n'est pas un paysage qu'on veut voir, on ne veut pas s'échapper de soi, on veut se voir partout. Le voyageur veut s'échapper, s'arracher à lui-même, ça lui coûte, c'est un risque, il perd quelque chose, il se perd lui-même. Le touriste, veut se reconnaître partout, dans le plus lointain, il voit le proche, dans le plus étranger, l'ami et dans le plus bizarre, le normal. Il cherche des miroirs. Il ne veut pas voir ailleurs, il veut se voir ailleurs.

Le touriste est un animal qui vit en troupeau, il n'est jamais seul, ne veut pas l'être, il cherche des lieux reconnus, répertoriés, il veut voir le meilleur, c'est-à-dire la même chose que les autres. Il veut voir pour se dire «tiens c'est vraiment aussi bien qu'on m'avait dit, aussi beau qu'en photo, plus beau même.» mais toujours comparer à une image préexistante. «On est presque ému si l'on rencontre le bureau d'Air France, presque au bord des larmes si l'on voit Le Monde dans un kiosque à journaux.»¹

Le voyageur, lui, est seul et il veut voir de nouvelles images. Je voulais voyager. Je me suis dit que le meilleur moyen était d'être seul et que le lieu où je pourrais le plus facilement être seul, était ma chambre. Comme Xavier de Maistre, j'ai donc décidé de faire un voyage autour de ma chambre.

★

Préférer ne pas prendre ta place. Préférer ne pas trouver ta place. Préférer ne pas avoir une place.

★

Rester au plus proche et chercher le lointain dans le proche, le lointain en soi, ce qui m'échappe, ce que je ne comprends pas, le détail sur le mur que je n'avais pas vu, les trous percés cachés derrière un meuble qui ont porté des cartes postales ou des images ou des photographies. Je pense à ceux qui ont habité ici avant moi. C'est une chose qui me paraît impossible, que je n'arrive pas à penser, le penser oui, avoir des images non, imaginer un lieu en dehors de soi. Un lieu qui vit, a vécu et continuera à vivre en dehors de soi, en dehors de mon regard. C'est comme penser à la petite maison de mon enfance, à côté de la cour de récréation, et penser que dans ma chambre quelqu'un dort, lit, pense, rêve, baise. C'est bien le même lieu géographique mais ce n'est pas le même lieu psychologique, le même lieu intime. Je me demande s'il serait possible de dessiner une carte de notre monde intime, le monde connu de moi, le monde perçu, ressenti, éprouvé par moi, balayé par mon regard. Et alors comparer nos cartes, le même lieu, exactement le même lieu ne serait plus au même endroit, il n'aurait pas la même position. Un lieu pour toi, pour moi, pour lui. La chambre est ce lieu, ce lieu qui est à toi, à moi, à chacun. Le même lieu,

pas le même lieu.

★

« Dans ce théâtre du passé qu'est notre mémoire, le décor maintient les personnages dans leur rôle dominant. On croit parfois se connaître dans le temps alors qu'on ne connaît qu'une suite de fixations dans des espaces de la stabilité de l'être, d'un être qui ne veut pas s'écouler, qui, dans le passé même quand il s'en va à la recherche du temps perdu, veut « suspendre » le vol du temps. Dans ses mille alvéoles, l'espace tient du temps comprimé. L'espace sert à ça. »¹

★

Enfant je dessinais des cartes du monde, j'inventais des pays, des îles, des villes, des rivières, des reliefs, des routes, des plans de transports aussi, des époques, l'évolution d'une ville au cours du temps, je choisissais l'emplacement des origines, je dessinais des petits carrés pour les maisons, je dessinais la forme des églises, vues du ciel. Et au fur et à mesure que la ville grandissait, le temps passait, les destructions, les modernisations, les routes qui perçaient les vieux quartiers, les zones industrielles, les banlieues. Je l'ai fait jusque tard. Et alors j'oubliais tout, le monde disparaissait pour laisser place à ce monde en deux dimensions qui se déployait sur ma grande feuille A3. Je hurlais si l'on venait toquer à ma porte, j'interdisais l'accès à

¹ Gaston BACHELARD, *op. cit.*, p. 27

ma chambre, je ne supportais pas d'être dérangé. On aurait ouvert la porte de ma chambre et la porte du monde qui m'appartenait. J'avais conscience qu'il y avait quelque chose qui ne pouvait pas être partagé, quelque chose de moi qui n'était pas pour les autres, dans la mesure où si quelqu'un entrait, je cachais la feuille sous un livre, la culpabilité de la vie intérieure, de son expression, je me demande d'où vient cette culpabilité.

★

Le mouvement est une conquête, un acte d'appropriation, l'action considérée comme un assujettissement. C'est de ce mouvement-là que je n'ai plus envie. Ce mouvement qui va vers l'autre pour prendre, pour posséder ou pour se rendre dépendant.

★

Souvenir d'enfant du passage de frontière, une émotion, une sorte d'excitation, et puis la difficulté de penser cette zone intermédiaire pourtant bien réelle, cette bande de terre qui n'est ni à l'un ni à l'autre et qui parcourt toutes les frontières de tous les pays, qui sur les champs de bataille s'appelle no man's land, ce no man's land, même les aéroports en sont pourvus, ces immenses couloirs, après la douane, où tu n'es dans aucun pays. Penser à la caresse comme cette zone de frontière, la douceur n'est pos-

sible qu'à la frontière, le rapport, comment deux individus se touchent? Comment deux pays se touchent? Avec relief, montagnes qui montent au ciel à-pics déchirant les nuages à leur passage, eaux dormantes, fleuves assourdissants, à travers les champs, plat sans rien marquer, parfois une rue qui continue de l'un à l'autre simplement, sans rupture.

★

J'ai tellement imité son écriture qu'au bout de quelques années, la mienne était difficile à différencier de la sienne. J'ai encore cette même écriture aujourd'hui. Si j'écris à la main, j'ai cette même écriture ronde, ces mêmes o qui ne se ferment pas bien, ces a et ces e qui sont presque indifférenciables. Elle a eu ce pouvoir que j'écrive, que je m'exprime avec ses formes à elle, celles qu'elle avait voulues. Colonisation d'un geste intime.

★

Je me suis toujours plus identifié aux filles qu'aux garçons. Petit enfant, j'avais une très grande facilité à penser à mon corps comme à un corps de fille. Penser à mes seins comme à quelque chose qui allait sortir de moi. Le souvenir précis de cette sensation de s'inventer des seins. Pas intelligent. Physique. Vraiment la sensation d'avoir des seins, créer cette sensation en moi. Créer la sensation d'avoir de longs che-

veux. Attacher un foulard autour de ma tête, un foulard rouge et avoir des cheveux longs. C'était un jeu vrai. Il exprimait une vérité sur moi. Le souvenir aussi de chercher à ressembler aux filles que j'admirais. Leur ressembler le plus possible, goûts, manière de parler, gestes, objets, sans me dénoncer, ne pas traverser, rester du bon côté, ne pas aller trop loin. J'étais tout à fait conscient qu'il y avait une frontière à ne pas franchir, qu'il y avait des choses à camoufler, des choses qui ne devaient pas se voir. Cacher mes barbies, me cacher si je suis déguisé quand quelqu'un d'extérieur à la famille sonne à la porte. On ne me le disait pas, mais je le sentais, je sentais que ce n'était bienvenu que dans le secret de la famille restreinte.

Mes modèles intimes étaient donc des corps de filles, de femmes, le corps que je voulais. Les modèles masculins me dictaient le corps que je devais avoir. Chercher à restituer les bons gestes, à appliquer des codes, des mouvements, une manière de parler, de regarder, imiter pour se cacher, pour se cacher soi-même, pour mettre une distance entre soi et l'autre. Le geste masculin prend de l'espace, il éloigne l'autre, il n'entre en contact que pour prendre (on dit prendre sa place). Ne jamais y arriver vraiment. Sentir les regards me démasquer.

★

Aujourd'hui, C. me dit : « tu m'as dit un jour, il y a longtemps, que lorsque tu mangeais avec une

filles, inconsciemment, tu avais tendance à manger plus que d'habitude et qu'à l'inverse les filles mangeaient moins et tu m'as dit que lorsqu'un garçon mangeait beaucoup en groupe, il était toujours congratulé, on te disait c'est bien on te disait tu as de l'appétit pour un si petit corps, un grand estomac dans un corps si fin. Tu m'as demandé tu crois qu'il faut entendre tu n'as pas le corps d'un homme mais heureusement tu en as l'appétit? Et tu as ajouté je crois que ça les rassurais peut-être, que je sois quand même un peu un homme ».

★

«Toute étude religieuse sérieusement menée doit amener à désapprendre les différences, les différences illusoires, entre les filles et les garçons, les animaux et les pierres, le jour et la nuit, le froid et le chaud.»¹

★

Le jour de mes 7 ans j'ai reçu un poisson, dans un aquarium rond. Peut-être qu'on s'est dit que comme je parlais pas, un poisson c'était bien. Un jour j'ai attrapé le poisson, je l'ai posé sur le sol et je l'ai regardé. Ça a duré longtemps. J'aurais pu le remettre dans l'eau mais j'ai trouvé plus intéressant de le laisser mourir.

★

Je suis dans mon lit. Tu es là, à côté de moi mais c'est comme si tu n'étais pas là. Tu me serres dans tes bras mais je ne sens rien. Je regarde au-delà de toi, mes yeux ne se posent plus, je suis absent. Je suis absent à mes propres sensations. Il n'y a plus que mon esprit et une douleur au milieu de ma poitrine, comme une asphyxie, le reste du corps a disparu. D'abord un engourdissement, comme le froid, qui commence aux extrémités et se répand. Mon esprit est là entre mes deux seins, il absorbe tous mes sens, il prend le contrôle. Il se met à rouler et il descend la pente sans s'arrêter, il accélère, il se nourrit de lui-même, il se mange lui-même et renaît, toujours plus puissant. Ça peut durer des heures.

Il n'y a plus de temps. Le temps n'est plus le temps du corps mais le temps de la pensée, une vitesse incommensurable. Une vitesse qui n'a plus de temps, qui ne fait qu'accélérer, une vitesse hors du temps. Est-ce qu'on peut encore appeler ça une vitesse. Il n'y a plus d'espace non plus, l'espace est une surface sur laquelle sont projetées des images, un écran noir, des silhouettes qui bougent, qui m'accusent, des ombres. Je ne t'entends plus, je ne te vois plus, je suis enfermé au dedans de moi, je suis attaché sur une chaise, un pur esprit attaché forcé de regarder un film qui est le sien mais qu'il ne choisit pas un film terrifiant comme un cauchemar réel une voix me parle depuis l'écran me regarde et cette voix c'est la mienne. Et pour ar-

rêter le film il faut mourir, cette pensée prend toute la place, mourir. Se jeter par la fenêtre. Une pulsion, une pensée qui ne se regarde pas, qui ne peut s'arrêter que dans la mort. Un esprit qui veut sa propre disparition, qui l'appelle de ses vœux. Qui se donne à lui-même la nourriture dont il a besoin pour mourir.

★

Préférer ne pas bouger, ne pas voyager, ne pas prendre part au monde.

★

On dit que ceux qui se taisent savent écouter ce n'est pas vrai. Un rythme, un rythme intérieur, intime, différent pour chacun, comme une musique qui guide la pensée, qui lui donne sa manière de s'étendre, de sauter, de se déplacer d'une chose à une autre. Une cadence subie, difficile à apaiser, difficile de trouver quelqu'un qui a le même rythme, avec qui il est possible d'avoir un dialogue. Longtemps, pas de conscience de cette musique. Juste la sensation d'être mal accordé, toujours décalé, d'arriver trop tard ou trop tôt, de ne pas penser en même temps que les autres. Trop lent ou trop rapide. Je regarde, j'essaie d'écouter mais il suffit d'une phrase d'un mot et quand la phrase suivante vient je suis déjà très loin, je me suis attaché à un mot, une intonation de voix, un signe n'im-

porte lequel et ça accélère, j'associe, j'analyse, je décrypte et je dois faire un effort immense pour revenir, alors je simule, je fais semblant d'écouter parce que je n'y arrive pas vraiment.

Parfois un mouvement, le corps qui veut suivre la pensée, une jambe qui tremble, qui bat la mesure à toute vitesse, les mains qui s'affairent, le corps qui bouge en permanence, dépassé par les vagues intérieures qui l'agitent, la pensée qui remue le corps, qui ne peut pas sortir, qui ne trouve pas d'échappatoire, de canal, qui déborde. Il met sa main sur ma jambe pour que j'arrête de bouger. Il me dit tu es tout excité. Il dit tu ne m'écoutes pas. Ça me fatigue tellement parfois que je ne peux plus parler, je ne peux plus fournir l'effort nécessaire pour aller vers l'autre, je suis enfermé dans ma propre pensée, incapable de la calmer pour écouter ou parler. Alors je m'isole, je m'éloigne du groupe, je ne souris plus, je me laisse emporter, je pars, il me faut le repos de ma chambre, cet espace où je peux laisser aller la musique.

★

Préférer ne pas m'agiter. Préférer ne pas attendre. Préférer ne pas m'habituer.

★

Enfant, je ne comprends pas les autres enfants, je me demande si je suis attardé. Je m'ennuie. Rien ne m'intéresse. Rien ne m'intéresse de ce

qui les intéresse. Je préfère parler avec des gens plus jeunes ou plus âgés, ceux de mon âge me paraissent plus éloignés, plus étrangers. Je préfère parler avec les filles qu'avec les garçons.

Se sentir très vieux ou très jeune. Changer d'âge, on change d'âge tout le temps. On n'a jamais l'âge qu'on a. Je le ressens très fort, cette incapacité à être de son âge. Il y a des attentes. Cette difficulté à s'accorder à son âge, est-ce qu'il faut trouver un accord?

Il y a cette histoire fantastique, je crois me souvenir d'un film aussi, le souvenir d'un film que je n'ai pas vu, le personnage naît vieux et rajeunit, il est à l'inverse, il n'est au bon endroit au bon moment qu'une seule fois dans sa vie, tout le reste du temps, il est décalé, il n'a pas l'apparence de son âge véritable. L'étrange histoire de Benjamin Button de F. S. Fitzgerald. Traduction fictive d'une sensation réelle très précise.

«Né vieux, il a mis des années à rajeunir. Brisant un à un les récits qui l'avaient bâti. en se brisant peut-être avec eux.»¹ Chercher le moment où le corps et l'esprit veulent bien trouver une entente. Ces instants existent-ils? Où l'âge du corps et l'âge de l'esprit se trouvent? Est-ce que c'est désirable?

★

Préférer ne pas avoir d'idée précise.

¹ Jérôme MEIZOZ, *Faire le garçon*, Zoé, Genève, 2017

★

Il y a une contrainte d'interaction sociale. Il y a une demande, on me demande d'avoir envie de parler, d'échanger, de rire, de dialoguer. On me demande de trouver du plaisir dans le fait d'être ensemble, d'être en groupe. Quelque chose qui me terrifie. Le groupe m'écrase, je me sens dans un rapport de force, n'ai pas envie de hausser la voix pour me faire entendre, n'en ressens pas le besoin. Je n'aime pas cette compétition, je le ressens comme une compétition, une joute verbale, à qui dira ce qui doit être dit le plus vite possible et on rit et on est content d'entendre ce qu'on n'a pas eu la rapidité de dire plus tôt. Le plaisir consiste à entendre ce qu'on pense déjà, qu'on aurait pensé de toute façon, la surprise n'est pas liée au contenu. La surprise naît de l'efficacité avec laquelle la formule est communiquée. Rapide, ramassée, affirmée.

Une sensation d'angoisse qui monte quand je suis en groupe. Perdre mes moyens. Ne jamais dire ce qu'il faut au bon moment. Parce que pas la bonne culture, parce que pas l'habitude de cette vitesse, parce que pas apprise, pas exercée, pas encouragée là d'où je viens, parce qu'il ne faut pas se mettre en avant surtout rester en arrière, surtout ne pas être arrogant, des restes d'une peur de classe, une peur des conséquences, être viré, être battu, être humilié, l'objet de cette peur converti en péché, en défaut, parce qu'il est plus facile de rejeter quelque chose de mal en soi que rejeter ce qui constitue

une preuve de sa propre infériorité, de sa propre impuissance, de son incapacité à se défendre.

Le pouvoir de la langue, le pouvoir de savoir manier la langue, de savoir la tourner à son avantage. Comme auparavant je sentais la différence de moi aux autres enfants de mon âge, non pas parce que je savais moins de choses ou que je parlais plus mal mais parce que pas la bonne langue, pas les bons mots, pas le même fond de langage, pas le même accent, une langue d'un autre âge, aujourd'hui je sens la différence entre ceux-là qui sont restés là d'où je viens et moi, oser dire non, oser exiger quelque chose dans un restaurant, oser avoir du pouvoir, le pouvoir de dire que quelque chose n'a pas été fait comme il aurait dû l'être, faire des reproches, contredire, répliquer, répondre.

On me disait tu ne dois pas répondre, apprendre à un enfant à ne pas répondre, qu'est-ce que ça veut dire? Ça veut dire tu n'es pas légitime à apporter une réponse aux questions que suscite en toi le monde qui t'entoure, ça veut dire ta parole n'a pas de poids, on ne veut pas l'entendre, elle n'a pas de valeur. Comment douter qu'un rapport au monde soit d'abord un rapport à la langue, à ce qui peut se dire et ce qui ne peut pas se dire. Un immense bouleversement, un changement de monde quand je dis non et que je découvre qu'il n'y a pas de sanction, qu'il n'y a aucun risque, que je reste innocent.

Ce jour de mes 23 ans et tous les jours de cette année où je suis resté dans ma chambre, j'ai tenté une réponse.

★

Préférer ne pas être conscient, impliqué et volontaire. Préférer ne pas adhérer. Préférer ne pas avoir d'idée. Préférer ne pas être responsable.

★

Je ne ressens pas le besoin de remplir mon temps ou de le découper, d'en faire quelque chose. Plutôt le sentir, comme une matière vivante. Plutôt de l'eau que du feu. Une texture. On oublie que le temps a une texture. Qu'il est fait d'innombrables instants dont la forme, la densité, le poids varient. On parle du temps comme d'une chose mesurable, inerte, comme d'une seule matière, de l'eau, du sable, une forme en deux dimensions que l'on fragmente, comme si la valeur du temps était absolument toujours identique et que l'on pouvait dire que deux minutes valent le double d'une minute.

Le temps est un réceptacle vide, un vase que l'on doit remplir, qui n'a pas d'autre usage que d'être occupé. Le temps n'existerait pas en dehors de l'usage qu'on en fait. Même pas de l'eau, plus vivant qu'un élément, plutôt un animal, une plante, quelque chose qui bouge, quelque chose d'irrégulier. Avoir une plante ou un animal chez soi, c'est déjà confisquer au temps, un espace qui n'obéit pas, un espace pris par quelque chose qui vit en dehors de soi, comme une métaphore de ce qu'est le temps, un rappel. Je crois qu'il ne m'arrivait rien parce

que je ne laissais pas à mon temps le loisir d'être libre, offert à ce qui arrive, à ce qui fait événement.

Un événement, c'est par définition, ce qui ne peut pas être prévu, ce qui arrive sans crier gare, ce qui crée des modifications, ce qui fait se mouvoir autrement. Lancer un caillou dans l'eau et se dire que la surface de l'eau est modifiée d'un bout à l'autre de la mer, à un degré infime mais réel.

Si je lève la main, si je bouge un doigt, le monde est modifié jusqu'à l'autre bout de l'univers, la matière a bougé, ça ne se voit pas, ce n'est pas perceptible mais ça existe. Pouvoir rassurant de cette pensée. J'existe parce qu'à chaque instant, l'univers est modifié, un tout petit peu, mais modifié quand même. Dans cette chambre, j'existe. La seule différence, c'est que je fais bouger le monde avec plus de douceur.

★

Préférer ne pas faire de projets. Préférer ne rien ramener, ne rien garder, ne rien chercher. Préférer ne voir personne.

★

Cognetti cite Thoreau : « Je trouve salutaire d'être seul la plupart du temps. La compagnie, même la meilleure, est bientôt fatigante et nocive. J'aime être seul. Je n'ai jamais trouvé compagnon d'aussi bonne compagnie que la solitude. Nous

nous sentons en général plus seuls en nous mêlant aux autres que lorsque nous restons chez nous. Où qu'il soit l'homme qui pense ou qui travaille est toujours seul. La solitude ne se mesure pas à la distance qui sépare l'homme qui sépare un homme de ses semblables. (...) La compagnie est souvent de piètre qualité. Nous nous rencontrons à des intervalles très rapprochés, sans avoir eu le temps d'acquérir la moindre valeur nouvelle pour autrui. Nous nous retrouvons trois fois par jour pour les repas, où chacun offre à l'autre une énième dégustation de ce vieux fromage moisi que nous sommes. Afin de rendre supportable cette fréquentation effrénée, et de ne pas aboutir à une guerre déclarée, il nous a fallu accepter un certain nombre de règles, appelées étiquette et politesse. Nous nous rencontrons au bureau de poste, dans les réunions sociales et tous les soirs au coin du feu ; nous vivons serrés les uns contre les autres, en nous barrant sans cesse la route et en nous bousculant, et je crois que nous perdons ainsi un peu de respect les uns pour les autres.»¹

★

Je ne m'ennuie pas. Ou plutôt l'ennui ne m'ennuie pas, je suis en paix avec l'ennui. Je suis d'accord de ne rien faire. Ce n'est pas rien. Un rapport amical au temps qui passe, pas une domestication, peut-être l'appivoiser, il reste sauvage, c'est un animal sauvage mais je l'appivoise un peu mieux, petit à petit, comme le petit

prince apprivoise le renard. Créer des liens singuliers à chaque instant qui passe. «Il faut des rites, dit le renard. C'est quelque chose de trop oublié. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure des autres heures.»¹ Inventer des rites, des choses qui m'importent, caresser ma plante après l'avoir arrosée, donner à manger à mon poisson rouge, tremper mon doigt dans l'eau, regarder la chambre à travers le bocal. Trier les livres selon des critères subjectifs, selon les éléments, selon les sensations, selon les couleurs, selon la taille, choisir l'emplacement d'une carte postale sur le mur, la distance d'une carte à l'autre, allumer une bougie, faire du café pour l'odeur du café, nettoyer des chaussettes dans une bassine, puis les accrocher sur une corde à travers ma chambre, comme autant de lampions, de fanions, drapeaux de pays inconnus. Imaginer ces pays. Une langue, un climat, des villes.

A partir d'actions nécessaires au maintien de la vie, créer de petits bastions de sens, donner du sens aux gestes les plus simples. Chercher à écouter ce qu'ils évoquent. La distance de la routine aux rituels. «Autant l'on peut vivre comme une punition déprimante la répétition du même quand elle est subie, autant on peut, chez soi, refaire les mêmes gestes jour après jour avec volupté.»² Désormais, ma vie est un dimanche qui ne finit jamais.

★

Pourquoi tu te lèves le matin? Envie d'interroger les passants à la manière de Jean Rouch et Edgar Morin dans Chronique d'un été.

★

On dit passif et actif. On les oppose. On dit tu es passif ou tu es actif? Ça importe. C'est une des premières questions qu'on te pose sur une application de rencontres, bien avant de te demander ton prénom. Il y a une sorte de honte à être passif, on en rit, on le dit à haute voix «tu es passif toi», comme si c'était écrit, comme si une fois de plus il fallait discriminer le bon grain du mauvais, qu'il fallait encore tracer une ligne à l'intérieur même d'un groupe déjà minoritaire déjà opprimé, tracer une ligne entre celui qui est juste opprimé et celui qui est opprimé par les opprimés eux-mêmes. Se démarquer. Je suis gay mais actif. Se faire pardonner. Je suis tenté d'entendre de la même oreille «je suis une femme active». Je te nique, je t'encule. Une façon de dire tu es un moins que rien.

Pas étonnant qu'il y ait une honte à le dire, une honte, ne pas se sentir accompli, ne pas se sentir un homme parce que se faire enculer, c'est la pire chose qui puisse t'arriver. Tu es un enculé veut dire tu es un objet, tu ne peux pas désirer être enculé sans être un pervers et donc tu n'as pas la force d'avoir un vrai désir et de faire en sorte d'obtenir l'objet de ton désir, tu

es un objet. On le dit sans avoir honte. La honte appartient à celui qui se fait prendre, qui se fait avoir, qui se fait défoncer, qui se fait mettre.

Et le monde est régi par cette domination d'une puissance active sur une puissance passive, de ceux qui travaillent et produisent sur ceux qui ne travaillent pas ou ne produisent rien, de celui qui sort sur celui qui reste à l'intérieur, de celui qui agit sur celui qui réagit, de celui qui bouge sur celui qui reste immobile, de ce qui est visible sur ce qui est invisible, du masculin sur le féminin. Mais quand deux mains se touchent, s'enlacent, je te prends la main, tu me prends la main, ma main est prise par toi, ta main est prise par moi, comment décider laquelle des deux est la plus active? Qui de la terre qui reçoit ou de la graine qui est reçue est la plus active? Penser l'activité de tout ce qui est passif, trouver des verbes actifs pour parler de ce qui semble passif. Envelopper? Recouvrir? Je me tiens là plutôt que je reste là ou je suis immobile?

★

Dans un livre je choisis des mots et au cutter, je les retire de chaque page. Des trous se forment. Dans le trou correspondant au mot manquant, je découvre le mot de la page d'en-dessous. Je lis ce nouveau livre. Avec les mots retirés je crée des phrases. Je les colle dans un cahier.

★

Se côtoyer. Marcher le long de. Marcher à côté de. S'étendre le long de. Longer. Être en contact avec quelqu'un, un milieu, vivre près de, être proche de. Coudoyer. S'étendre le long de quelqu'un. Longer un autre corps. Marcher à côté d'un milieu. Vivre près, être proche, sans appartenir. Les côtes se touchent, mais chacun existe indépendamment de l'autre, de celui qui marche à côté de toi. On pourrait faire grandir dans nos vies les côtoiements, donner du temps et de l'espace à ceux qui sont à côté de. A côté de moi, à côté de toi.

★

Reçu une lettre sous ma porte ce matin, je ne l'ouvre pas.

★

Préférer ne pas être consolé. Préférer ne pas être rassuré. Préférer ne pas trouver de solution, ne pas savoir vivre, ne pas savoir mourir. Préférer ne pas arrêter de me poser des questions. Préférer ne pas être certain, ne pas savoir, ne rien affirmer. Préférer ne pas avancer, ne pas m'améliorer, ne pas guérir. Préférer ne pas guérir de la peur, de l'inconsolable, de la rupture. Préférer ne pas briser les liens. Préférer ne pas être libre. Préférer ne rien vouloir. Préférer ne pas croiser de regard, ne pas être en paix avec mon corps

et ne pas savoir qui je suis. Préférer ne pas le savoir, ne pas le chercher. Préférer ne pas être diagnostiqué.

★

Préférer ne pas oublier quitte à se souvenir sans cesse.

★

Rêve :

Je suis dans la maison où j'ai grandi. Je parle avec ma mère. Je lui dis que depuis que je ne vais plus à l'église, aucun des amis que j'y avais n'a pris de nouvelles de moi, qu'il n'y en a pas un seul avec qui je suis resté en contact. Je parle d'une ancienne amie qui selon moi se radicalise. Ma mère me raconte que mes deux sœurs ont entendu la voix de Dieu pendant une soirée pour les jeunes à l'église. Pour provoquer, je dis : « et c'était qui pour de vrai alors qui parlait ? » Mon père rentre, mes deux sœurs aussi. J'éclate en sanglot. Je suis dans une rage terrible, je pleure de colère. Je donne un coup de pied dans une chaise et je dis : « Mais pourquoi Dieu parle à une bande de débiles alors qu'il y a tellement de gens géniaux qui ne rêveraient que d'une chose c'est qu'il leur parle ? ». En me réveillant je pense : « parce qu'ils ne l'écoutent pas » mais cette réponse ne me satisfait pas.

★

La chambre idéale serait une île. Une île dans un archipel. Depuis l'île, certaines îles seraient visibles depuis ses plages. A marée basse, certaines seraient même accessibles à gué. D'autres îles seraient trop éloignées pour qu'on puisse les voir depuis la plage mais si l'on prenait la peine de monter sur une colline ou un volcan, alors on les verrait. Et puis d'autres îles seraient trop éloignées, mais les plages recevraient de temps en temps sur ses berges des sables, des lichens ou des algues étrangères. L'île ne dépendrait pas des autres îles pour sa survie. Elle se nourrirait comme les autres îles des richesses de ses bois et de ses plaines mais aussi de la mer, commune à toutes les îles, qui déplace les bancs de poissons et fait s'échouer les mollusques sur les plages. Une même eau douce nettoierait les plages de tout l'archipel et la vibration de l'eau sur les côtes d'une île résonnerait alentour dans tout l'archipel. Les îles communiqueraient ainsi à la manière de certains grands mammifères marins. De temps en temps, l'île accueillerait quelque naufragé égaré ou quelque carcasse de bateau, souvenir d'un grand voyage. Et un jour l'île se mettrait à cracher du feu et exploserait. Surprise de se découvrir volcan, elle n'aura pas eu le temps d'épargner ses bêtes et ses végétations, les vestiges de coques anciennes et les cabanes des naufragés, les bouteilles échouées jamais ouvertes et les foyers laissés sur ses plages après le départ des marins comme des offrandes

aux divinités de l'île. Mais avec le temps, la mer alentour, douce comme un lac, saura éteindre le feu et des débris de l'île réduite en poussière nourrir les côtes d'autres îles.

★

Lettre d'une sœur ou d'un frère :

C'est à mon tour dans cette lettre de te raconter une histoire. C'est l'histoire d'un frère et d'une sœur. La sœur est étudiante, le frère est acteur. On va appeler la sœur Florence et le frère Zacharie. Il se trouve qu'au début de l'histoire, Florence est vraiment effondrée. Elle est couchée sur le canapé du salon familial. Elle n'en bouge plus. Elle répète une prière à Jésus qu'elle a apprise dans un bouquin mystique russe qui raconte l'histoire d'un pèlerin qui traverse la Russie pour apprendre comment prier. Il veut savoir comment prier sans cesse parce que dans 1 Thessaloniens 5 verset 17, Paul nous dit de prier sans cesse. Il ne sait pas comment faire. Il rencontre finalement un starets qui lui apprend comment prier sans cesse en laissant remuer ses lèvres hors de tout contrôle, et le pèlerin continue de traverser la Russie pour enseigner ce qu'on lui a appris en répétant cette prière du cœur, cette prière qui ne s'arrête jamais.

Alors Florence veut prier sans cesse, elle veut vivre une vie de prière, elle ne veut plus retourner à l'université parce qu'elle est trop déçue des gens et surtout de ses professeurs qu'elle trouve pédants et qui démolissent tout

désir réel de littérature par leur étroitesse d'esprit. Elle trouve qu'il n'y a pas de vrais poètes à l'université et ça lui fait vachement de mal que personne ne cherche à transmettre quelque chose de la beauté, à laisser quelque chose dans la tête des lecteurs. Elle est vraiment en colère contre tout le monde parce que tout ce que fait tout le monde est pas mal ou mauvais en soi ni non plus mesquin ou forcément stupide mais tellement minable et dépourvu de sens et attristant. Elle en a marre d'être dans un lieu où tout ce qu'on fait c'est accumuler de la connaissance comme si c'était de l'argent. Et elle trouve qu'être artiste, la bohème tout ça, c'est encore une manière d'être conformiste comme les autres, avec la différence que c'est une façon différente de se conformer.

Florence a une seule passion, c'est le théâtre mais du théâtre aussi elle est déçue. Elle dit qu'elle a l'impression de devenir une sale égoïste égocentrique, qu'elle commence à vouloir les premiers rôles et qu'elle se déteste comme ça après la pièce dans les coulisses. Tous ces ego qui courent dans tous les coins, tous ces ego pleins de charité et de sympathie pour elle. Embrasser tout le monde et se balader partout avec le maquillage des autres sur la figure. Essayer d'être amicale et très naturelle quand vos amis viennent vous féliciter en coulisses. Elle se déteste. Elle est honteuse de jouer dans les pièces dans lesquelles elle joue. Bref, elle veut plus retourner à l'université, elle ne veut plus que répéter la prière à Jésus: «Sei-

gneur Jésus ayez pitié de nous.» et elle espère que la prière à force va devenir auto-active. Que les mots se synchroniseront avec les battements du cœur comme pour le pèlerin et qu'elle aura une vision plus pure et plus vraie et nouvelle de tout.

Et donc Florence est sur le canapé du salon chez ses parents, elle fait une sorte de dépression, enfin c'est ce que tout le monde pense, tout le monde pense qu'elle fait une dépression alors qu'elle elle est vachement appliquée à répéter cette prière et elle espère que quelque chose d'exceptionnel va arriver, parce que en Inde on répète «Om» et dans la secte bouddhiste Nembutsu, les gens répètent tout le temps «Namu Alida Butsu» ce qui signifie Bouddha soit loué ! ou quelque chose comme ça. Elle veut voir Dieu, en répétant cette prière, elle veut voir Dieu. Et donc sa mère qui croit qu'elle fait une dépression veut qu'elle se relève, qu'elle sorte mais elle n'arrive pas à trouver les mots qu'il faut alors elle demande à son frère Zacharie d'aller parler à sa sœur mais lui aussi quand il parle à sa sœur c'est un échec. Alors il a l'idée de lui téléphoner depuis la chambre d'un de leurs frères qui est écrivain et qui vit retiré du monde dans une cabane dans la forêt et il imite sa voix. Et il lui dit qu'il l'a vue un jour jouer dans une pièce pendant une tournée estivale et qu'elle a très bien joué.

«Tu peux répéter ta Prière jusqu'au jour du jugement dernier, il lui dit, mais si tu n'as pas encore compris que la seule chose qui importe

dans la vie religieuse, c'est le détachement, tu ne progresseras pas d'un centimètre. L'absence de désirs ! «Un état d'a-désir !» Si tu veux que je te dise une grande vérité, c'est l'état de désir perpétuel qui fait un bon acteur. A un moment quelconque de ta «ligne» - dans une incarnation ou dans une autre, si tu préfères -, tu as eu non seulement envie de devenir actrice, mais de devenir une bonne actrice. Et maintenant, tu ne peux plus t'en débarrasser. Tu ne peux plus laisser tomber, comme ça, d'un seul coup, le résultat de tes propres désirs. C'est que la cause et l'effet sont liés, liés à tout jamais. La seule chose dont tu sois capable maintenant, le seul acte religieux que tu puisses accomplir, c'est de jouer, de jouer un rôle. Joue donc pour Dieu si tu le peux, sois l'actrice de Dieu si tu en as envie. Quel rôle est plus beau que celui-là? Quand tu es rentrée ici, tu t'es répandue en imprécations contre la bêtise des spectateurs. Mais ça ne te regarde pas. Ça ne te regarde pas. Ça ne te regarde pas du tout, Florence. Le seul souci d'un artiste doit être de tendre à la perfection selon l'idée qu'il s'en fait lui-même, et non selon l'idée que s'en font les autres. Tu n'as aucun droit de te soucier des autres, je te le jure. Absolument aucun droit.»¹

Voici à peu près ce que Zacharie a dit à Florence. Je ne sais pas quel désir t'habite. Tu sais je me moque bien du lieu que tu choisis pour jouer ta vie. Ce peut être dans ta chambre, dans un bureau, dans une salle de classe ou de conférence, sur le trottoir, dans un restaurant, un hô-

pital. Ce peut être dans cette chambre, je suis d'accord. Tu veux une réponse, tu ne veux pas bouger avant d'avoir obtenu une réponse, tu la demandes à Dieu, tu veux savoir quelle est ta place, tu veux trouver l'endroit juste, la distance juste, celle qui permet de toucher et d'être touché sans rien attraper, sans rien saisir, sans rien posséder, tu ne veux appartenir à personne, tu ne veux pas qu'on t'appartienne, tu veux être l'homme de ta vie.

Tu ne veux pas t'emmurer, ce que tu fais est le contraire d'une fuite d'un enfermement ou d'une armure, c'est que le monde te touche, que tu veux être touché par lui, tu ne veux pas être protégé. C'est avec ta propre faiblesse que tu veux tisser un lien, avec la tienne, avec celle des autres. Si tu gardes une distance, c'est que tu veux être doux, tu voudrais comprendre les êtres et les choses, les comprendre dans leur insuffisance, leur précarité, leur immaturité, leur bêtise.

Tu ne veux pas ajouter à la souffrance, à l'exclusion, à la cruauté. Et tu tires des conséquences, il y a un effet, l'effet, c'est cet écart. Je ne crois pas que le mot solitude soit juste. Je crois que tu es avec les bruits des passants, tu es avec la pluie, le vent, tu es avec le bruit de tes voisins en-dessous et les basses de la musique de tes colocataires dans le salon à l'autre bout du couloir. Il y a de l'air qui passe sous ta porte, de la poussière qui s'accumule, des bruits contre le mur, le son de tes pas sur le sol, doux mais que tes voisins entendent, ils vivent avec.

Ils ne sont pas dérangés. Tu ne déranges pas. Peut-être que cette manière que tu as de ne pas déranger, dérange. Cette façon que tu as de ne pas affronter, affirmer, agir.

Tu sais que la révolution a lieu par inadvertance, on ne l'a pas vue venir, elle a pris forme dans la chaleur des draps, elle s'est répandue, a réchauffé la chair, et bientôt toute la chambre, elle est passée sous les portes, elle a descendu les escaliers, s'est faufilée dans les serrures, s'est reflétée sur les fenêtres de l'immeuble d'en face, puis la rue, elle n'a pas choisi les routes les plus grandes mais elle est passée par-dessus les cloisons, les clôtures, elle a ouvert des impasses. Elle a fait effraction en douce. Elle est intime. Elle a lieu aux heures creuses, entre-deux, sur les frontières, sur les bords, elle se tisse entre les êtres, entre les choses quand elles se frôlent. Comme celle d'un astre, elle est imperceptible, il faudrait pouvoir s'arrêter très longtemps pour la voir passer. Être en suspens, retenir son souffle, regarder avec attention, entrer en intimité avec le temps. Ne pas encore. Ne pas juger tout de suite, ne pas agir précipitamment. Tenir cette position. Tu la tiens. Tu te tiens au bord, tu attends, parce que tu veux garder en puissance encore un peu, le temps de définir et de redéfinir encore, tu attends que la réponse te soit propre, qu'elle soit singulière. Tu te tiens au seuil et tu fais du seuil ta vie, tu n'y campes pas, tu te tiens au seuil sans protection, sans abri, sous la pluie ou le vent ou le soleil. Tu n'as peur d'être lyrique ou romantique ou idéaliste.

Tu ne veux pas réussir, tu ne veux pas faire de compromis ou plutôt tu cherches le compromis entre deux mondes. Non pas pour que l'un fasse perdre à l'autre mais afin qu'au contact l'un de l'autre, ils se rencontrent, qu'il y ait un point où Dieu puisse te toucher. Et peu importe où est cet endroit de rencontre.

BIBLIOGRAPHIE

Théorique :

- BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957
- CHOLLET Mona, *Chez Soi*, Paris, Editions La Découverte, 2015
- CONNELL, Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Amsterdam, Paris, 2014, p. 59-67
- COURTINE, *Impossible virilité* (introduction) in Corbin, Courtine, Vigarello, *Histoire de la virilité*, Paris, Seuil, 2011
- DESPENTES Virginie, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006
- DUFOURMANTELLE Anne, *Eloge du risque*, Paris, Payot & Rivages, 2011
- DUFOURMANTELLE Anne, *La puissance de la douceur*, Paris, Payot & rivages, 2013
- GAZALÉ Olivia, *Le mythe de la virilité*, Robert Laffont, Paris, 2017
- PERROT Michèle, *Histoire de chambres*, Seuil, Paris, 2009
- SIEBEL NEWSOM Jennifer, *The mask you live in*, USA, 2015

Littéraire :

- CALVINO Italo, *Le baron perché* (1957), trad. de l'italien par Martin Rueff, Paris, Gallimard, 2018
- COCTEAU Jean, *Le livre blanc* (1928), Paris, Livre de Poche, 1999
- COGNETTI Paolo, *Le garçon sauvage*,

trad. de l'italien par Anita Rochedy, Zoé,
Genève, 2016

DREYFUS Arthur, *Histoire de ma sexualité*,
Gallimard, Paris, 2014

ERIBON Didier, *Retour à Reims*, Flammarion,
Paris 2018

ERNAUX Annie, *La honte*, Gallimard,
Paris, 1997

HESSE Hermann, *Siddharta* (1922), Grasset,
Paris, 1950

LEVÉ Édouard, *Suicide*, Paris, P.O.L, 2008

LEVÉ Édouard, *Autoportrait*, Paris, P.O.L, 2005

MEIZOZ Jérôme, *Faire le garçon*, Genève,
Éditions Zoé, 2017

MELVILLE Herman, *Billy Budd*, Marin (1924),
trad. de l'anglais par Pierre Leyris, Paris, Galli-
mard, 1980

MELVILLE Herman, *Bartleby le scribe* (1853),
trad. de l'anglais par Pierre Leyris, Paris,
Gallimard, 1996

NOREN Lars, *Le 20 novembre*, trad. du suédois
par Katrin Ahlgren, Paris, L'Arche, 2007

PEREC Georges, *Un homme qui dort*,
Paris, Denoël, 1967

PEREC Georges, *Espèces d'espaces* (1974),
Gallilée, Paris, 2000

SALINGER J. D., *Franny & Zooey* (1961),
trad. de l'anglais par Bernard Willerval, Paris,
Robert Laffont, 1962, 2010

ST-EXUPÉRY Antoine, *Le Petit Prince* (1946)
Paris, Gallimard, 1999

ZORN Fritz, *Mars* (1976), trad. de l'allemand
par Gilberte Lambrichs Paris, Gallimard, 2002

THOREAU Henry David, *Walden* (1854),
trad. de l'anglais par Brice Matthieussent,
Marseille, Le mot et le reste, 2017

Cinéma:

BONG JOON-HO, *Shaking Tokyo*, 2008, Japon

CARAX Leos, *Boy meets girl*, 1984, France

CLARK Larry, *Kids*, 1995, USA

CLARK Larry, *Ken Park*, 2002, USA

CLARK Larry, *The Smell of Us*, 2015, France

OZON François, *Le temps qui reste*,
2005, France

PENN Sean, *Into the Wild*, 2007, USA

POTRYKUS Joel, *Relaxer*, 2018, USA

ROBERT Yves, *Alexandre le bienheureux*, 1968

ROUCH Jean & MORIN Edgar, *Chronique d'un
été*, 1961, France

VAN SANT Gus, *Elephant*, 2003, USA

VAN SANT Gus, *Last Days*, 2005, USA

ZANUSSI Krzysztof, *The Supplement*,
2002, Pologne

Théâtre:

AUBINEAU Mathilde, *Dimanche*, 2016

de COULON Pamina, *Fire of Emotions : the
Abyss*, 2017

MOTUS Cie, *MDLSX*, 2015

Youtube:

MIHALACHE, Ina, *Solange te parle*

Arts Visuels:

CALLE Sophie, tout...

Je remercie

Claire
Alexandre
Samuel
Maman
Papa
Clara
Mes colocs
Mes copains

Aurélien Gschwind
2019

TRACEY EMMETT
WED



25/09/18

«Toute étude religieuse sérieusement menée doit amener à désapprendre les différences, les différences illusoires, entre les filles et les garçons, les animaux et les pierres, le jour et la nuit, le froid et le chaud.»

Salinger

